

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(1er juin - 5 octobre \)](#) [Item](#)[210. Paris, Samedi 6 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

210. Paris, Samedi 6 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Benckendorff\)](#), [Nature](#), [Politique](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1839 (1er juin - 5 octobre)

Ce document *est une réponse à* :



[207. Baden, Mercredi 3 juillet 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1839-07-06

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°234/250

Information générales

LangueFrançais

Cote573, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

210. Paris, samedi 6 juillet 1839 9 heures du soir.

Si je ne me trompe, à partir de demain Dimanche, j'aurai de vos nouvelles tous les jours. Voilà une heure que cette idée fait mon plaisir en me promenant aux Champs-Élysées, sans rien voir que votre image dans ma mémoire, sans rien entendre que le bruit de mes pas. Il n'y a point de montagnes, point de forêts, point de belles ruines ou de belle nature qui vaillent un doux souvenir solitairement recueilli et goûté. C'est une impression singulière que celle des sentiments de la jeunesse éprouvée quand on n'est plus jeune. Il y a je ne sais quel mélange de passion et de détachement. Il semble qu'on soit en même temps acteur et spectateur. On se connaît on s'observe, on se juge soi-même comme s'il s'agissait d'un autre. Et pourtant c'est bien réellement et pour son propre compte qu'on jouit ou qu'on souffre, qu'on regrette, qu'on désire, qu'on espère. Et toute la science de la réflexion, toute l'expérience de la vie, est quelque chose de bien superficiel et de bien peu puissant à côté d'une émotion vraie qui remplit le cœur et ne s'inquiète de rien.

Dimanche 8 heures

M. de Bacourt vient quelque fois vous voir à Baden, n'est-ce pas ? Seriez-vous assez bonne pour lui demander ce que c'est qu'un M. Buss membre de la seconde Chambre des États de Bade, qui vient de m'écrire en m'envoyant un livre de politique ? Je voudrais savoir ce que c'est avant de lui répondre. Je passerai probablement aujourd'hui toute ma matinée chez moi. Mes visites reçues, je mettrai en ordre mes papiers et ma correspondance. Je suis prodigieusement en arrière. J'aime assez à rester tout un jour sans sortir. J'irai dîner chez Madame d'Haussonville. Point de nouvelles.

En nommant M. de Rumigny à Madrid le Roi lui a dit de bien prendre garde, que s'il prenait la moindre initiative, s'il s'écarterait en rien de la ligne, de conduite de son prédécesseur, il aurait affaire à lui. Rumigny appartient tout à fait au Roi. Mais le Roi se souvient qu'en Suisse il était assez bien avec les radicaux. Du reste je ne sais ce qui arrive en Espagne. Personne ici n'y pense plus guère. Qu'on en fasse autant ailleurs. Je suppose que Zéa est encore à Londres. Je ne l'ai pas revu.

Onze heures

Zéa sort de chez moi, arrivé de Londres avant hier, hier soir à Neuilly, ce matin ici. Content de son voyage, des dispositions de Lord Palmerston avec qui il a fait sa paix ; encore plus de celles de Lord Melbourne ; encore plus du Duc de Wellington, et de Lord Aberdeen. Il a trouvé le Duc de Wellington, très, très changé physiquement, & moralement plus actif que jamais. L'envoi d'Aston à Madrid lui convient fort ; le départ de Lord Clarendon au moins autant. Il va passer quinze jours ici, puis il ira vous retrouver à Baden. C'est vraiment un loyal homme, et la vivacité de ses émotions me touche. On lui promet d'Espagne que la dissolution des

Cortes, qu'il ne voulait pas, donnera une assemblée encore plus modérée. Je ne sais si on l'appelle optimiste ; mais à coup sûr il est bien plus sanguine in his hope que moi.

Voilà votre N°207. Ainsi, à partir de demain nous nous parlerons tous les jours. Je suis charmé que vous ayez retrouvé du sommeil. C'est bien quelque chose, en attendant les bras. C'est la préface des bras. Ne vous découragez pas; ne jetez pas votre médecin par la fenêtre. Adieu. Adieu

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 210. Paris, Samedi 6 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-07-06.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 19/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1736>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Samedi 6 juillet 1839

Heure 9 heures du soir

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Bade

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

42

Si je ne me trompe, à
partir de demain Dimanche, j'aurai de vos
nouvelles tous les jours. Voilà une heure que
cette idée fait mon plaisir en me promenant aux
champs. Élysée, sans rien voir que votre image
dans ma mémoire, sans rien entendre que le
bruit de mes pas.

Il n'y a point de montagnes, point de forêts,
point de belles rivières ou de belle nature qui
vaille un doux souvenir solitairement recueilli
et goûté.

C'est une impression singulière que celle de,
indistinctement de la jeunesse éprouvée quand on n'est
plus jeune. Il y a je ne sais quel mélange
de passion et de détachement. Il semble qu'on
soit en même temps acteur et spectateur. On se
connaît, on s'observe, on se juge soi-même
comme s'il s'agissait d'un autre. Et pourtant
c'est bien réellement et pour son propre compte
qu'on jouit ou qu'on souffre, qu'on regrette, qu'on
desire, qu'on espère. Et toute la science de la
réflexion, toute l'expérience de la vie est quelque
chose de bien superficiel et de bien peu puissant

à côté d'une émotion vraie qui remplit le cœur
et ne s'inquiète de rien.

(Dimanche 8 heures.)

M. de Baecourt vient quelquefois vous voir à
Baden, n'est-ce pas ? Seriez-vous assez bon
pour lui demander ce que c'est qu'un M^r. Busch,
membre de la Seconde Chambre des Etats de
Bade, qui vient de s'écarter en envoyant
un livre de politique ? Je voudrais savoir ce
que c'est avant de lui répondre.

Je passerai probablement aujourd'hui toute
ma matinée chez moi. Mes visites reçues, je
mettrai en ordre mes papiers et ma correspondance.
Je suis prodigieusement en arrière. J'aime assez
à rester tout un jour sans sortir. J'écris d'habitude
chez Madame d'Hausen.

Petit de nouvelles. En nommant M^r. de
Rumigny à Madrid, le Roi lui a dit de bien
prendre garde, que s'il prenait la moindre
initiative, s'il s'écarterait en vain de la ligne
de conduite de son prédécesseur, il aurait affaire
à lui. Rumigny appartient tout à fait au
Roi. Mais le Roi se souvient qu'un Juif, il
était assez bien avec les radicaux. Du reste,
je ne sais ce qui arrive en Espagne. Personne
ici n'y pense plus guère. Qu'en fasse
autant ailleurs. Je suppose que l'on est

Je n'ai rien de
huit fois à la
voyage, de la
il a fait un
Melbourne ;
et de lord Ab
très change' p
actif que jam
courent fort
moins autant
il y a vous act
un loyal hor
me touche. O
dissolution de
une Assemblée
on l'appelle
bien plus l'ar

Voilà vo
mon nom pa
que vous agis
quelque chose
de bon. Ne
votre médecine

complét le travail encore à Londres. Je ne l'ai pas vu.

Très bien.

8 heures.

Je suis à
Paris, chez
M. de B...
M. de B...
M. de B...
M. de B...
M. de B...

Je suis à
Paris, chez
M. de B...
M. de B...
M. de B...
M. de B...
M. de B...

Je suis à
Paris, chez
M. de B...
M. de B...
M. de B...
M. de B...
M. de B...

Les deux de chez moi, arrivés de Londres avant hier
hier soir à M... le matin ici. Content de son
voyage, de la disposition de Lord Palmerston avec qui
il a fait la paix, encore plus de celle de Lord
Melbourne; encore plus de celle de Wellington,
et de Lord Aberdeen. Il a trouvé l'air de l'été très
très changeant physiquement & moralement plus
actif que jamais. L'envoi d'Alton à Madrid lui
convient fort; le départ de Lord Clarendon ne
survient pas. Il va passer quinze jours ici, puis
il ira vous retrouver à Baden. C'est vraiment
un loyal homme, et la vivacité de ses opinions
ne le touche. On lui promet d'Espagne que la
dissolution de l'ordre, qu'il ne voulait pas, donnera
une Assemblée encore plus modérée. Je ne suis de
ce qu'on appelle optimiste; mais à coup sûr il est
bien plus sanguin en ses espérances que moi.

Votre n° 207. Ainsi, à partir de demain
nous nous parlerons tous les jours. Je suis charmé
que vous ayez retrouvé de l'optimisme. C'est bien
quelque chose, et attendant les bras. C'est la preuve
des bras. Ne vous découragez pas; ne jetez pas
votre médecine par la fenêtre. Adieu. Adieu.

3